

LA CACHETTE

Je fis la connaissance du "Rustique" alors qu'il avait largement dépassé les quatre-vingts ans. Grand, sec, droit comme un i, l'oeil vif derrière ses lunettes à l'ancienne, il passait la majeure partie de ses journées sur le seuil de sa porte, quel que fût le temps, prêt à héler un passant à l'oreille accueillante. Il vous cueillait le bras de sa main ferme et commençait par son : " hé ! dites ! dites donc ! que je vous dise ... ". Il ne vous "disait" pas les petites misères physiques propres aux gens de son âge : il n'était jamais malade, et je me demande encore par quel biais la mort a pu le prendre. Non, ce qu'il voulait vous "dire", c'étaient des considérations sur le temps, les maladies (des autres), l'état des rues du village, tout ce qui n'allait plus "comme avant". Avant quoi ? Avant la guerre, peu importe laquelle puisqu'il en avait vécu trois, avant "leurs" inventions, avant "leurs" cancers, avant "leurs" voitures sans chevaux, bref, avant.

Si vous aviez eu l'imprudence de ne pas le quitter sitôt épuisées les idées générales, il vous entraînait traitreusement dans sa cuisine, tirant solidement votre bras qu'il n'avait pas lâché. Il vous fallait venir voir, et surtout goûter. Selon la saison, il vous présentait des poires ou des pommes coupées en fines lamelles et séchées patiemment dans " l'étuve " de sa cuisinière, des pruneaux "maison" (c'est bien autre chose que la cochonnerie qu' "ils" vendent, hein ?), des pâtisseries surprenantes garnies de carottes, de poireaux, d'oignons, de persil (tout ça, ça conserve, c'est bon pour la santé). Il me fit frire un jour une généreuse portion de petite saucisse, que je trouvai délicieuse, bien qu'il fût trois heures de l'après-midi. Il me déclara alors fièrement qu'il avait tué un lapin et que, comme il ne jetait que ce qui ne pouvait absolument pas être mangé, il avait nettoyé les boyaux et fabriqué de la "petite saucisse de lapin". Je dus refuser énergiquement une seconde portion encore plus confortable. Il dut reconnaître qu'à cette heure de l'après-midi La semaine suivante, il m'offrit un curieux boudin noir, curieux surtout par son faible diamètre. J'appris qu'il avait, la veille, saigné un énorme coq, qu'il avait récupéré le sang, et mitonné cet extraordinaire boudin. Sa pauvre Vieille l'avait quitté depuis plusieurs années ; il n'allait tout de même pas "faire" un cochon pour lui tout seul ! C'est ainsi qu'il faisait de la "cochonaille" sans cochon.

Mais là où il se surpassait, c'était dans la conserve. Il avait acheté une machine qui sertissait des boîtes de fer blanc et il faisait cuire là-dedans X les restes du coq bien trop gros pour lui, les cuisses du lapin, des fruits de toute sorte, les légumes de son jardin. Pour reconnaître le contenu de ses boîtes, il avait inventé un code de diverses formes et couleurs : une croix rouge tracée sur une boîte pour les haricots verts, un point noir pour la volaille, deux points noirs pour le lapin ... Il entassait ses trésors culinaires dans la resserre, où il ne puisait pratiquement jamais, chaque jour ou presque lui apportant un produit frais du jardin et du poulailler. Au cours des années, les piles s'entassèrent en collines, en montagnes, débordaient tout doucement dans la cuisine.

.../...

C'est ainsi qu'après sa mort les héritiers trouvèrent, le jour du "partage", des milliers de boîtes barriolées qui avaient envahi le grand vaisse-
lier de la cuisine, tout un coin de la pièce, et même l'escalier de la chambre
du haut.

Des héritiers, il y en avait trois et les trois "fils Rustique", comme
on les appelait dans le village : le Paul, qui avait une grosse ferme en bas de la
Ruotte, avec plus de quarante vaches et des douzaines de cochons ; le Pierre,
là-haut, derrière l'église, pas trop riche ma foi, qui tirait le passe-partout au
bois pour gagner sa vie ; enfin le Jean, à moitié traîne-misère, qui vivotait dans
sa cabane du maigre produit de quelques maigres moutons. Riches ou pas, les trois
bons apôtres, comme chacun au pays, et dans d'autres pays à ce qu'on dit, avaient
un faible pour l'argent. Ils attendaient depuis longtemps la disparition du Vieux,
qu'on savait à son aise. Quand il avait vendu ses terres, une dizaine d'années
auparavant, il en avait tiré un bon prix, les acheteurs savaient ce que ça leur
avait coûté. Il avait gardé quelques hectares qu'il louait, et dont il encaissait
le revenu confortable. Il y avait aussi la retraite des vieux, pas grand-chose,
mais ça devait arrondir le magot. On ne pouvait pas savoir, mais ça devait tout
de même en faire, des millions Notre Rustique d'ailleurs clamait à tous
vents qu'il avait "trois sous" de côté, que ses fils les auraient quand il serait
mort et pas avant, et qu'il n'avait pas peur des voleurs, bien malin qui trouve-
rait la cachette.

Approchant les quatre-vingt dix ans, notre Rustique s'usait lentement ;
un beau matin, la postière trouva la porte et les volets clos, alors qu'ils
auraient dû être ouverts depuis longtemps. Elle appela le Paul, qui habitait au
plus près. On força la serrure, et l'on trouva le vieillard, mort dans son lit,
souriant d'un air rusé comme s'il avait emporté avec lui le secret d'une bonne
farce. On enterra décemment notre bonhomme, sans oublier les larmes, les soupirs,
le grand deuil, le voile noir pour les femmes, le costume de mariage et la cravate
noire pour les hommes. Dès que le curé eût béni une dernière fois la tombe et
les couronnes (à notre grand-père adoré - à notre père regretté), le Paul, le
Pierre, le Jean, leurs femmes et leurs enfants gagnèrent d'un même pas, sans s'être
concertés, la maison du "Rustique" : il allait falloir penser au partage et s'arran-
ger "entre soi", puisque le notaire avait bien assuré qu'il n'y avait pas de tes-
tament. Ce qu'il fallait trouver avant tout, c'étaient "les sous".

Se surveillant attentivement par l'intermédiaire des femmes et des
enfants, les trois fils fouillèrent méticuleusement la table de nuit, les vêtements
du Vieux, les matelas, les armoires, les coins et recoins de la maison, du grenier,
de la cave, du jardin : rien. Quelques francs dans le porte-monnaie, de quoi
vivoter pendant une semaine. On se prit alors à déplacer les meubles, à chercher
dans le vieux dallage du sol une rainure suspecte, à retourner la terre du jardin.
L'heure s'avancait, la fièvre montait, on commençait à s'inquiéter ferme, à se
regarder de plus en plus obliquement. Et si le Vieux avait confié le secret de la
cachette à l'un d'eux ? Avec ce vieux madré là, va savoir !

.../...

C'est alors que la Juliette, la plus grande du Jean, une maline aussi celle-là, eut une idée qui galvanisa tout le monde : "et s'il l'avait mis dans une de ses boîtes ? On a regardé tout partout, sauf là." . On cherche un ouvre-boîte, un deuxième, un troisième, on envoie les enfants en emprunter dans tout le village. Les plus petits même s'escriment avec des couteaux, au risque de se blesser. La nuit est déjà bien avancée que les boîtes s'ouvrent toujours. La cuisine en est pleine, il faut continuer le travail dehors, à la lumière d'une lampe-tempête ; les enfants goûtent ici une poire, ici un pilon de volaille, ici quelques mirabelles ; ils seront malades cette nuit, mais personne n'y prend garde. Chacun guette la boîte, ou les boîtes pleines de billets, de pièces, d'actions du gouvernement, et n'avait-il pas parlé une fois de Louis d'or ? Peu après minuit, toutes les boîtes étaient ouvertes, et pas trace de trésor. Epuisés, hargneux, malheureux, l'ouvre-boîte inutile à la main, les chercheurs s'entrecroisèrent, et la pauvre Juliette reçut, on ne sait trop de qui, une gifle qu'elle ne pensait pas avoir méritée. Chacun rassembla sa famille et regagna piteusement ses pénates. Personne ne resta pour fermer la porte qui battait au vent. Tous les chiens du village vinrent banqueter pendant près d'une semaine sur les lieux du sinistre. Ceux qui étaient attachés pleuraient lamentablement ; on en vit même venir du village voisin, prévenus par on ne sait quels signes de l'abondance des agapes.

(minuscule)

Le notaire fut chargé de faire les "parts". Le Paul et le Pierre se partagèrent les terres, le Jean, en mettant un peu "au bout", hérita de la maison. Le Paul, se trouvant un peu plus riche, agrandit aussitôt son troupeau ; sa femme, ses enfants et lui-même n'en eurent qu'encre plus de travail. Le Pierre, plus sage, vendit quelques pièces trop éloignées du village, ce qui lui rapporta du bel argent. Il acheta deux vaches, pas plus. Avec le lait, un veau ou deux chaque année, les produits du jardin et du poulailler, il avait de quoi vivre "comme il faut". Il n'avait jamais été aussi heureux, pas comme le Paul, qui rêvait toujours du trésor du "Vieux", et s'aigrissait de tourner dans sa tête, jour et nuit, des idées de cachette auxquelles on n'avait peut être pas pensé.

Le Jean vivait comme un roi dans sa belle maison, qui avait bien besoin, cependant, de réparations importantes et urgentes. Le Rustique, occupé à ses philosophies et à ses cuisines, avait négligé les affaissements de la toiture, les fissures des murs, le délabrement des planchers. Mais "tout ça ne se fait pas en un jour" disait le Jean. Avec sa femme et le plus grand de ses garçons, celui qui avait quitté l'école l'année d'avant, il entreprit de transformer l'écurie des chevaux et l'étable des vaches en une vaste bergerie, avec des barrières et des mangeoires, un sol lissé au ciment, des murs badigeonnés à la chaux. Son maigre troupeau gagna en nombre et en qualité. Toute la famille fut "rhabillée de neuf", on mangea même bientôt chez le Jean de la viande "de boucher" tous les dimanches. Tout le village commençait à regarder ce "pauv'Jean" d'un oeil nouveau, envieux et inquisiteur à la fois.

Mais voilà-t-il pas qu'un beau jour on vit arriver le charpentier et ses aides, qui démontèrent entièrement la toiture et la refirent en tuiles neuves, le maçon qui vient colmater les fissures, rejoiner les dalles des salles du bas et même ! crépir les murs de la maison. Et de quelle couleur ? Je vous le donne en mille : du rose, un beau rose vif, un rose comme personne n'en avait jamais vu.

.../...

Pendant ce temps-là, le Jean vous bâtissait devant la grande porte une belle véranda avec des barres de fer forgé, et du verre cathédrale. Quand le soleil brillait dessus, il fallait voir ! De chaque côté du passage, sa femme avait installé deux belles potiches pleines de géraniums. La maison, maintenant, avait plus l'air d'un château comme celui de Madame la Comtesse, que d'une ferme. Et même, le château de la Comtesse, il aurait bien besoin, lui aussi, d'un refaisage de la toiture, et de crépi sur ses murs.

Tout le village jasait à qui mieux mieux ; le Paul était de plus en plus inquiet ; le Pierre commençait à avoir des doutes : il avait une fortune tombée du ciel donc, le Jean ? Le Paul et le Pierre, qui ne se parlaient guère d'habitude, s'entendirent pour faire une visite au "château" du Jean. Un peu empruntés, ils "passèrent", comme ça, un dimanche après la sortie de la messe, dire bonjour à leur frère, à la femme et aux gosses qu'ils ne daignaient pas voir, jusque-là, quand ils les rencontraient. Ils furent reçus dans la cuisine repeinte à neuf ; les vieux meubles bien frottés rutilaient à la lueur du grand feu de la cheminée. On leur servit de l'apéritif "de marchand", dans des verres comme personne n'en a d'aussi beaux au village, sur un plateau comme du cristal, avec des petits gâteaux dans une boîte de papier craquant. Le Pierre n'en revenait pas, mais le Paul retrouva vite son caquet pour dire : "tu vis comme au château donc maintenant ? T'es donc trouvé un trésor, ou alors tu as emprunté ? Les emprunts tu sais, ça n'est jamais bon ; il faut toujours les rembourser un jour ou l'autre, et alors, gare !". Le Jean répondit vaguement qu'emprunter, oui, ça n'était pas des choses à faire, qu'il fallait avoir les reins solides, surtout quand on a des enfants, il faut faire attention où on met les pieds ... En digne fils du Rustique, il dévia la conversation sur le temps qui n'était plus comme avant, la culture au tracteur (c'est pratique, mais ça revient cher et ça ne remplace pas la compagnie des chevaux), les conserves de fruits et de légumes (c'est du mal, mais on est bien content de les trouver en hiver), la volaille (quand c'est trop gros, ça mange trop pour ce que ça rapporte, il faudrait pouvoir les abattre tous en même temps, mais quoi en faire ?).

Le Paul et le Pierre, étourdis de "parlottes" autant que d'apéritif, se séparèrent sans mot dire, tout pensifs, devant la belle véranda du Jean.

A quelque temps de là, le Jean a loué, en bloc et à un bon prix, la maison, les terres, le troupeau, à un Parisien fatigué de l'air de Paris. Il a acheté au bourg voisin une petite maison mignonne comme tout, avec un grand jardin. Maintenant, il cultive son carré de légumes, il élève quelques petites bêtes, pour les oeufs et la viande ; il fait des conserves comme son père, mais dans des bocaux de verre (au moins, on voit ce que c'est).

Le Pierre ne se pose plus de questions, il est heureux de son sort et l'envie n'est pas son fort. Le Paul, il devient de plus en plus maigre, il se réveille la nuit tout en sueur, il parle en dormant, quand il dort ! Et que voulez-vous que sa pauvre femme lui réponde quand il la secoue, qu'il lui roule des yeux de fou et qu'il lui répète : "moi, je vous dis que la cachette c'était dans une boîte et que c'est le Jean qui l'a eue. Peut être que c'était une boîte plus grosse que les autres, ou qu'elle n'était pas marquée pareil ? Ou que le Vieux l'avait montrée au Jean ? Vous êtes sûrs que le Jean ou quelqu'un de chez eux n'a pas réussi à cacher une boîte ? Ils sont tellement malins, lui et ses gosses ! Tous des "Rustique" ! Je vous dis que c'était dans une boîte !".

.../...

Il n'y a pas si longtemps que j'ai croisé le Jean, florissant et prospère, dans une rue du bourg. Il savait que j'étais, comme tout le monde, instruit des bruits qui couraient sur sa fortune aussi subite que suspecte. Il ne m'en salua pas moins dignement ; mais il avait dans l'oeil un petit quelque chose de brillant qui était du "Rustique tout pur".

Il ouvrit la bouche pour me parler mais, après une courte hésitation, continua son chemin. Qu'avait-il voulu me dire ? Peut-être, comme autrefois son père : " hé ! dites ! dites donc, que je vous dise ".